

PÉGUY ET HUGO: UNE ADMIRATION RÉTICENTE

YANN FOUCAULT

Francia Nyelv és Irodalom Tanszék
Bölcsészettudományi Kar
Eötvös Loránd Tudományegyetem
Múzeum krt. 4/c.
H-1088 Budapest
yfoucault@ludens.elte.hu

The most influential author in Péguy's life was Victor Hugo. Péguy never really reproached Hugo for the stylistic faults he was often criticized for. Only when Péguy broke with his socialist friends did he become critical of the political side of Hugo's poetry. It was not because he did not share Hugo's ideas anymore, but because he thought that political rhetoric was insincere on Hugo's part, contrary to his genius, and harmful to beauty in poetry. According to Péguy, when Hugo listens to his genius and does not politicize, he is unsurmountable. If Hugo has his limits, it is just that, not being a Christian, but a genuine pagan, there are things in the human soul he was unable to perceive. Those are the things Péguy, after Corneille or Pascal, tried to express in his late poetry.

Quand Hugo meurt en 1885, Péguy a douze ans. Et il monte à Paris assister aux funérailles nationales, «inoubliable cérémonie».¹ Hugo est alors le poète officiel du nouveau régime et il est enseigné dans toutes les écoles avec la ferveur des religions tout juste établies après des décades de persécutions. Péguy n'a donc pas choisi, comme on peut le faire aujourd'hui, de lire, parmi plusieurs dizaines de grands auteurs classiques disponibles, Hugo. Hugo lui a été présenté dès son plus jeune âge par tous ceux qui l'entouraient, non seulement comme un des plus grands génies littéraires de tous les temps, mais encore comme le porte-parole de la justice et de «l'Histoire», comme un véritable prophète. Péguy admirait Hugo, pour ainsi dire, d'avance.

Péguy enfant a appris à lire dans les *Châtiments*, sous la forme d'un petit volume que le voisin, un forgeron républicain, lui laissait lire quand il venait s'asseoir dans la forge. Il a appris à lire dans l'édition originale de 1853, «la vraie édition [...] celle qui a fondé la III^e République [...] ma grande édition à moi et ma première [...] celle qui courait, publique, subreptice, dans les ateliers républicains sous les commencements de la III^e République. Vous n'aviez pas

¹ *Victor-Marie, Comte Hugo*, Paris, Librairie Gallimard, 1934, p. 119.

[dit la muse de l'histoire à Péguy] un âge où l'on ait, à soi, (une édition), un exemplaire des *Châtiments* [...] c'était celle que vous prêtait votre plus vieil ami, Louis Boitier».²

Au lycée, qui commençait alors en sixième, il a appris par cœur des dizaines de poèmes de Hugo. Et non pas avec réticence, comme certains de ses camarades : «en sixième, je me vois encore discutant gravement en cour comme un enfant sérieux, sur *ce qu'il valait*; [...] déjà j'en étais fou fanatique, surtout encore plus je crois parce que je venais d'apprendre sous l'excellent M. Guerre *Moïse sur le Nil*, entrant en sixième à Pâques [...] déjà je le défendais toujours».

En khâgne et à l'Ecole, il avait encore, comme beaucoup de ses condisciples, les *Châtiments* pour bible. Vingt ans plus tard, Péguy imagine que Clio lui rappelle cette foi : «cette grande édition plate [...] toute votre jeunesse est là-dedans, Péguy, me dit-elle. (Ainsi parlait l'histoire, familièrement, à cette âme républicaine.)» Depuis l'enfance, l'édition a changé, mais pas le livre. Les *Châtiments* ne sont pas pour Péguy comme *Les Fleurs du mal* pour Mallarmé : une belle œuvre à égaler. C'est un message vrai qui encourage à l'action politique. Et pour Péguy, qui, en bon philosophe de formation, méprisera toujours un peu la rhétorique et la «littérature», la beauté de ce message découle tout naturellement de sa vérité, vérité qu'un «génie» comme Hugo rencontre sans effort, dès lors qu'il se laisse aller.³

A vingt ans, Péguy avait abandonné le christianisme pour le socialisme. A la manière de Hugo, il ne pouvait pas admettre que des hommes puissent être éternellement damnés, et croyait que l'humanité avait les moyens d'établir le paradis sur terre. L'exploitation politicienne de l'affaire Dreyfus par le camp socialiste, l'instauration d'une discipline de parti au sein de la S.F.I.O., et surtout, peut-être, la fréquentation des dirigeants socialistes réels, dont Jaurès et Blum, donnèrent à Péguy une idée assez juste de ce que pourrait être le socialisme réel : la dictature d'une bande de Tartuffe. Sans avoir besoin d'assister à l'expérience soviétique, Péguy se détourna du socialisme dès 1905.

Quand, dans les années 1910, pressentant la guerre et peut-être sa propre mort, il éprouve le besoin de revenir sur sa jeunesse et d'en faire le bilan, de distinguer entre la «mystique» qui avait guidé son engagement et à laquelle il est toujours fidèle, et la «politique», dont l'hypocrisie l'a écœuré, il est fatal que *Châtiments*, le livre de sa jeunesse, soit touché par ce réexamen.

On passera vite sur les lieux communs de la critique littéraire, car Péguy ne se donne même pas la peine de les discuter. En 1913, dans *Clio*, il est le premier à reconnaître que Hugo est un penseur superficiel : Hugo, écrit-il, n'a pas «les yeux [...] les plus profonds» et son «érudition», tout «énorme» qu'elle

² *Clio*, Paris, Librairie Gallimard, 1934, p. 134.

³ *Idem*, p. 121.

est, est «sans base».⁴ Son style est bourré de tics, tel «son besoin maladif de l'antithèse».⁵ Péguy va même jusqu'à concéder à ceux qui n'aiment pas Hugo que celui-ci est souvent «plaqué», «rhétorique»:⁶ «Je sais bien que [...] ce don unique, que ce génie était généralement noyé dans des monceaux de littérature(s), dans des accumulations de talent».⁷

Néanmoins, rien de tout cela n'empêche Péguy d'admirer Hugo, y compris pour son habileté de poète, à propos de laquelle il parle de «jointure unique du métier et du génie».⁸ Dans *Clio*, par exemple, il étudie avec beaucoup d'attention le jeu de rimes, de sons et de rythmes du poème «Le Sacre», et exprime sa «stupeur» devant l'«architecture unique de certains sons» et «l'art incroyable»⁹ de ce «maître du rythme».¹⁰ Péguy, qui s'essaie à la même époque pour la première fois à l'alexandrin et au vers régulier sait de quoi il parle. Contrairement, entre nous soit dit, à tous ceux qui n'ont jamais été fichu d'aligner douze syllabes sur une même ligne, et qui traitent quand même l'auteur des *Orientales* et des *Contemplations* de versificateur.

Là où Gide commençait par reconnaître la stature de Hugo : «le plus grand poète français», avant de la déplorer : «hélas!» Péguy suit dans ses textes des années 1910 le chemin inverse. Après avoir concédé que Hugo a des défauts, il se hâte de déclarer son admiration pour sa poésie et son génie d'écrivain. Prenons par exemple ce qui a pu être désigné souvent comme le défaut principal de Hugo : sa longueur, régulièrement diagnostiquée par les docteurs ès lettres comme de la logorrhée. Même ce défaut, Péguy en parle souvent avec moins d'ironie que de tendresse : «C'est une cascade et puisque c'est Hugo, c'est une cataracte». Tendresse encore dans ces phrases : «Et il va, il va. On dira tout ce qu'on voudra de Victor Hugo [...] On ne dira pas que c'est un moteur à gaz pauvre». Voire admiration : «On est éberlué par ce pullulement prodigieux de noms propres. Mettons qu'on ait les yeux chavirés par ce crépitement de grandes capitales». Il va sans dire que la compréhension dont Péguy fait preuve à l'égard de la longueur de Hugo contient sans doute un appel à l'indulgence des lecteurs pour ses propres longueurs et répétitions. Il est juge et partie, tout comme Char quand Char écrit à l'inverse qu'«on reconnaît un grand poète au nombre de mauvais vers qu'il n'écrit pas».

Si l'on veut un autre exemple, on peut en revenir à cette insulte souvent jetée à Hugo de versificateur ; cette accusation d'être non pas un poète, mais un rimailleur qui n'hésite pas à recourir à une cheville quand il lui manque une

⁴ *Idem*, p. 157.

⁵ *Idem*, p. 142.

⁶ *Clio*, p. 41.

⁷ *Victor-Marie, Comte Hugo*, p. 121.

⁸ *Clio*, p. 65.

⁹ *Idem*, p. 62.

¹⁰ *Idem*, p. 66.

rime. L'exemple le plus flagrant de cheville dans tout Hugo est sans doute le mot hébreu fictif que Hugo invente pour pouvoir amorcer l'avant-dernière strophe de «Booz endormi»: «Jérimadeth». C'est Péguy lui-même qui a découvert un jour que ce nom introuvable dans les dictionnaires mythiques et historiques était une pure astuce de versification: une transcription hébraïsante de «j'ai rime à dait». Loin de condamner ce genre d'artifice comme le font, bizarrement, tous unis contre Hugo, (Boileau-Claudiel même combat), tant les grammairiens classiques, dans leurs sévères manuels de versification, que les apôtres du vers libre, Péguy écrit, insistant bien sur sa différence, sur l'originalité et le paradoxe de sa position à lui: «Pour moi j'admire en plein ce toupet qu'il a eu ce jour-là. Je l'admire à bloc».

Péguy en use vis-à-vis du poète Hugo, comme cet «admirateur de La Fontaine» qu'il avait, dans une composition écrite à seize ans en classe de rhétorique, fait parler ainsi: «Ce n'est pas en vain que les poètes passent pour enchanteurs. Tel par un charme secret, plaît tout d'abord et d'autant plus qu'on ne sait pas pourquoi. Nous le défendons; il est à nous. A-t-il des faiblesses, nous les couvrons d'un voile pieux et l'en aimons davantage».

A quarante ans, Péguy est resté l'admirateur du poète qu'il était à douze, à quinze et à vingt ans. Dans des œuvres mi-autobiographiques, mi-pamphlétaires, où il s'explique avec sa propre jeunesse et revient sur ses propres engagements, c'est plutôt avec Hugo le politicien que Péguy a des comptes à régler.

Les lecteurs pressés peuvent croire qu'une fois redevenu chrétien, qu'une fois devenu l'ennemi des «progressistes», Péguy reproche à Hugo d'avoir introduit dans ses œuvres un message moderniste et anti-chrétien, autrement dit, d'appartenir idéologiquement au camp d'en face. Et, certes, Péguy écrit à propos de la minuscule que Hugo met au mot «dieu» qui désigne pourtant Jésus dans «Booz endormi»: «Ce Hugo, qui dans sa carrière a mis tant de Grandes Capitales où il n'en aurait pas fallu: Liberté, Egalité, Fraternité, Raison, Justice, Droit et le reste, pour une fois qu'il en devait mettre une, le politicien s'est effrayé, il a renâclé devant cette grande capitale».¹¹

Une fois devenu chrétien, Péguy reprocherait donc à Hugo de ne pas l'être. Voire. Car dix pages plus loin, il écrit: «Hugo ne fut jamais chrétien». Et loin de le lui reprocher, Péguy l'en admire: «C'est cette gageure invraisemblable que Hugo a tenue; c'est cette gageure qu'il a gagnée; [...] qu'il a naturellement tenue; [...] c'est en effet sans aucun [...] exercice, sans une truerie qu'il était païen. [...] Hugo ne fut jamais chrétien. [...] Et [...] moins encore, [...] dans la période légitimiste, orléaniste, royaliste, officiellement catholique, (officiellement chrétienne), que dans la deuxième période, dans la période napoléonienne, césarienne, (révolutionnaire), démocratique, républicaine. [...] Il avait *le génie païen*».

¹¹ *Victor-Marie, Comte Hugo*, p. 105.

Autrement dit, Péguy ne reproche pas à Hugo de s'être engagé en faveur d'un camp contre un autre, mais d'avoir mis de la politique dans sa poésie, d'avoir fait de la politique au lieu de faire de la poésie. Il lui reproche, si on peut se permettre cet anachronisme, d'avoir été un poète engagé. La postérité ayant pris l'habitude de voir en Péguy un poète engagé, militant de la cause catholique et patriotique, ce reproche est une surprise. Mais il nous amène à reconsidérer la vision que des professeurs pressés, et peut-être malveillants, nous ont inculquée de Péguy. Charles Péguy commença par être un journaliste, un chroniqueur politique, un polémiste engagé. Puis il est devenu poète. Et, si, dans certains de ses poèmes, on peut encore trouver çà et là des traces de polémique, de politique, s'il n'a pas toujours échappé lui-même au travers qu'il déplorait chez Hugo, il faut reconnaître que, dans ses poèmes les plus réussis, comme la «Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres», on serait bien en peine de découvrir le moindre message politique. Des allusions, oui, un message, jamais.

Péguy, qui, dans sa propre vie, se sera mis dans une situation financière et sociale terrible par son intransigeance, a des mots très durs pour la souplesse de Hugo et son souci de réussir. Dans le chapitre de «Nox» qui commence par la question «Où sont-ils ?», de même qu'il mettra une minuscule à «dieu» dans le poème déjà cité de *La Légende des siècles*, de même, Hugo utilise l'image, l'effet poétique, du jugement dernier, mais en veillant bien à ce que son public de républicains libre-penseurs ne croie pas qu'il prenne cette fiction catholique au pied de la lettre : les victimes de la répression de décembre ayant été enterrés «la tête hors de terre» pour que leurs familles puissent les reconnaître, Hugo songe aux morts sortant de terre pour accuser leurs meurtriers lors du jugement dernier. Mais au lieu d'établir directement cette comparaison, Hugo emploie une formule prudente : «on eût dit». Péguy avance une explication :

mais en même temps que son génie poétique lui soufflait l'image du jugement dernier [...] il pensait aux radicaux-socialistes. Si on allait croire qu'il croyait au jugement, que dirait la clientèle ? Aussi avec cette lâcheté civique [...] une des plus grandes qu'il y ait jamais eu dans le monde [...] mais n'est-ce pas tout simplement la lâcheté des démagogues, et n'est-ce pas le secret [...] de la popularité [...] il va se hâter de le mettre au conditionnel, le jugement et d'en faire une figure, on *eût dit*.

Il va sans dire que l'accusation morale que lance ici Péguy contre Hugo n'est, comme tout procès d'intention, pas au-delà de tout soupçon. Et l'on aurait beau jeu d'attribuer à notre tour ce reproche de «lâcheté» et de «popularité», à une amertume d'écrivain raté. Remarquons juste que, si Péguy se plaçait à un point de vue purement esthétique, il reconnaîtrait peut-être qu'une comparaison discrète est plus efficace, plus belle, plus poétique, qu'une comparaison brutale établie avec de gros sabots. Mais Péguy préfère délaissé un instant l'esthétique pour la politique, commettre un anachronisme et attaquer, à travers Hugo, ses propres contemporains. Avec Péguy, la critique littéraire se

transforme en champ de bataille : il y transporte son combat politique contre l'opportunisme.

Encore une fois, ce n'est pas d'avoir professé telles idées plutôt que telles autres que Péguy reproche à Hugo. C'est d'avoir professé des idées qui n'étaient pas les siennes. C'est d'avoir professé des idées politiques alors qu'il n'avait que des idées poétiques. La preuve, Hetzel, républicain sincère, ne fait pas l'objet du moindre reproche de la part de Péguy : « Il y a dans cette prose de Hetzel [la préface des *Châtiments*] [...] une probité d'intention, une sorte d'honnêteté, (et par suite, presque un bon style), que l'on serait fort loin de trouver dans les vers correspondants de Hugo, je veux dire dans les vers où Hugo dit la même chose en vers ».

Péguy n'a même pas besoin d'élaborer une condamnation morale de l'opportunisme. Il y a dans la poésie une sorte de justice immanente qui fait que les vers insincères, les vers faux au point de vue de la vérité le sont aussi au point de vue musical. En introduisant de la politique dans ses vers, Hugo se condamne lui-même à écrire de mauvais poèmes et à gâter ses beaux poèmes. Ce que Péguy déplore dans la poésie de Hugo, ce n'est pas qu'il soit long, ou répétitif, ou qu'il procède par antithèses, ou qu'il soit trop clair, ou trop prévisible, tous reproches que lui avaient déjà faits les poètes modernes et que, depuis, répètent à satiété des générations de khâgneux et de sorbonagres. Ce qu'il déplore, c'est qu'au lieu de toujours suivre sa pente naturelle, son « génie païen », source de la beauté de ses plus grands poèmes, Hugo ait, souvent, par opportunisme, pour flatter son public, son parti, son clan, pour augmenter ses ventes, alourdi, gâché sa poésie par des déclarations politiques.

Car, quand il est lui-même, Hugo est un grand poète païen. Non pas à la manière de Leconte de Lisle, que Péguy n'aime pas. Leconte de Lisle, selon lui, a joué les païens. Tout comme Hugo a plaqué de la politique sur ses vers, Leconte de Lisle a plaqué du païen sur sa poésie. Aux yeux de Péguy, un tel manque de sincérité lui interdisait de pouvoir faire une belle œuvre. Hugo, au contraire, est naturellement païen. Quand il évoque l'antiquité, il le fait sans effort, étant lui-même païen. Il n'a pas besoin de se forcer et de recourir aux encyclopédies de la mythologie et aux dictionnaires grecs comme Leconte de Lisle. Il emploie le mot *nénuphar* comme tout le monde : « il n'avait jamais donné beaucoup dans les lotus et dans les lotos et dans les archéologies et dans les restitutions. Ni même dans les Aphrodite. Il était comme Racine. Vénus lui suffisait ».

Il peut sembler étrange d'entendre comparer Hugo à Racine, quand on sait que Hugo a beaucoup attaqué Racine, notamment dans sa période romantique. Mais n'oublions pas que, pour Péguy, tout comme il a feint à la fin de sa vie d'être démocrate, Hugo dans sa jeunesse a feint d'être romantique, par « opportunisme littéraire », parce qu'il était « un politicien de littérature ». En réalité, il était de la lignée des grands poètes classiques qui commence avec

Homère. Ou, comme le dit Péguy dans son vocabulaire chrétien : «Il fut un très grand païen, [...] situé aussi près de la source charnelle de la création que les plus grand poètes de l'antiquité païenne».¹²

Le don ou le génie de Hugo selon Péguy a consisté à savoir saisir, percevoir immédiatement les êtres et les choses terrestres. Le génie, écrivait Baudelaire, c'est l'enfance retrouvée. On se gardera de dire que, pour Péguy, Hugo, c'est l'enfance de l'humanité retrouvée. L'auteur de *Clio* a trop lutté contre l'idée de progrès et de sens de l'histoire pour qu'on lui prête une formule d'Auguste Comte. On dira plutôt, ayant affaire à un élève et à un défenseur de Bergson que, pour Péguy, Hugo avait le don surhumain ou pré-humain de percevoir par intuition, comme il est naturel aux insectes, sans avoir besoin de recourir aux détours et aux échafaudages de la raison. Ou, encore, qu'il voyait avec son âme et non avec un regard habitué, routinier, aveugle, tel que le nôtre à tous, qui ne voyons plus que ce qu'on nous a appris à voir dès l'enfance depuis des siècles :

Il faut se faire à cette idée que quand Hugo regardait le soleil [...] l'homme et la femme, l'enfant [...] le blé et le pain [...] le mendiant [...] n'importe quels soldats il en jouissait autant, il en saisissait autant, il en prenait possession autant, il regardait, il voyait d'un regard aussi jeune, aussi frais, aussi non usé, aussi neuf, aussi non émoussé, aussi inhébéte, aussi non âgé temporellement, aussi non âgé dans le monde [...] il embrassait l'univers [...] d'un embrassement aussi neuf, [...] d'une sorte d'étreinte première aussi neuve, aussi inexpérimentée que Hésiode et qu'Homère, que [sic] Eschyle. [...] Il mangeait son pain [...] d'un meilleur appétit, et sa cuisse de bœuf, il buvait son vin d'un meilleur cœur qu'un compagnon d'Achille, (à plus forte raison qu'un compagnon d'Ulysse).¹³

Si Hugo est en quoi que ce soit limité selon le Péguy de la maturité, ce n'est pas dans son don poétique, dans sa grandeur de poète. Difficile, sous la plume d'un provincial pauvre comme Péguy qui a reçu une formation classique avec enthousiasme, d'imaginer plus grand nom que celui d'Homère. Non, la limite de Hugo réside dans l'objet de sa poésie même. Autant il est à l'aise dans le «charnel», dans le «temporel», autant il reste sourd et aveugle à l'éternel, au spirituel et à la grâce. Si Hugo a du «génie», il n'a pas de «cœur».¹⁴ Il faut sans doute entendre ici cœur au sens que lui donnait Pascal dans la formule : «Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point». C'est-à-dire ni du courage, ni du siège des passions romantiques mais plutôt de la partie de l'être humain accessible à la grâce et que peuvent toucher la foi, l'espérance et la charité.

Cette limite que Péguy assigne à Hugo explique le jugement esthétique qu'il porte en 1913 sur le «livre» de sa «jeunesse». Si les *Châtiments* lui apparaissent comme «le livre le plus lyrique et le plus épique de l'humanité», il

¹² *Idem*, p. 117.

¹³ *Idem*, p. 121.

¹⁴ *Idem*, pp. 117 et 119.

ne leur accorde pas le rang d'œuvre «tragique».¹⁵ Le tragique, qui, selon Péguy concerne l'âme, ne peut être atteint que par des poètes chrétiens. En ce sens, c'est l'auteur de *Polyeucte* qui occupe le sommet de l'échelle de la poésie,¹⁶ Hugo se tenant un peu plus bas, sur le même échelon qu'Homère.

Et c'est sur cette même échelle que Péguy va, dans les quatre ou cinq années qui lui restent à vivre, essayer de dépasser Hugo. Pas par le génie, puisqu'il juge celui du «grand païen», du «vieux», inégalable. Encore moins par la rhétorique, qu'il méprise. Ni par le message politique, qu'il estime déplacé dans un poème. Mais par l'exploration de cette voie où Hugo ne s'est pas aventuré, car il n'était pas chrétien: «sa compétence allait jusqu'aux limites du pain charnel, du vin temporel». «Quel poète chrétien il eût été, s'il eût été chrétien», regrette Péguy. Péguy, dans ces mêmes années 1910, essaie d'être ce Hugo chrétien.

¹⁵ *Clio*, p. 57.

¹⁶ *Victor-Marie, Comte Hugo*, pp. 192–198.